

JEANNE BENAMEUR

LAVÉ  
LES OMBRES

roman

**BABEL**

*Merci à celles et ceux de Manosque  
qui ont croisé la création de ce texte.*

*A celle qui m'a appris à écrire et à lire.*

*Laver les ombres, en photographie,  
signifie mettre en lumière un visage  
pour en faire le portrait.*

Quand Lea ne travaille pas dès le lever, juste après le premier café, ça ne lui vaut rien.

Il lui faut saisir la façon dont son corps va s'articuler au monde avant que la journée avec les autres ne commence. Seule, dans le jour qui vient, par des exercices répétés, elle tisse ses liens avec l'air. Une grammaire sensible, improbable, à réexpérimenter chaque matin.

Elle s'oriente.

Dans son appartement sous les toits, elle a réussi à garder une pièce entièrement vide. Un luxe dans une ville où chaque mètre carré coûte si cher. Tant pis si cela restreint l'espace qui reste pour vivre. Pour rien au monde elle ne céderait ce territoire nu. Elle en a peint elle-même les murs et les poutres rondes, d'anciens mâts de bateau, lui a-t-on dit quand elle avait visité. C'est ce rappel de la mer, incongru, au milieu des rues, loin

de toute côte, qui l'avait décidée. Elle se rassurait. Elle pourrait imaginer les voiles, le vent. C'était toute son enfance. De l'air dans la ville.

Là, son corps se déploie. Le bout de ses doigts la tire vers le ciel, elle touche les poutres, redescend vers le sol. La pièce est mansardée d'un côté, les murs sont sans fenêtres, mais une large ouverture vitrée au plafond lui livre une grande part de ciel. La pluie le soleil directement sur la tête et personne qui passe dans le champ.

Elle a besoin d'horizon.

En ville, elle a appris que c'est par le haut qu'il se donne.

C'est la fin de l'automne. Le gris cendré des nuages lui fait regretter d'avoir manqué la splendeur des feuillages dorés, roux, qu'elle aime tant. D'ordinaire, elle se débrouille pour trouver le temps d'un week-end de balade au bord de la mer, dans la petite ville de son enfance. C'est l'époque des couleurs chaudes dans la forêt toute proche. Elle fait provision d'odeurs, d'images pour l'hiver. Mais cette année elle a travaillé sans relâche, ne s'est guère absentée de la ville. Elle prépare les dix ans de sa compagnie et ses journées se sont morcelées en séances de travail et rendez-vous épuisants.

Aujourd'hui, Lea a du mal. Elle sent que son corps lui échappe. Elle reconnaît un

état qui revient, contre lequel elle a tant de peine à lutter.

Danser c'est trahir l'espace.

Alors autant le faire avec la plus grande précision.

C'est la loi qu'elle s'est donnée. Il faut la tenir.

Danser c'est altérer le vide.

Pourquoi inscrire un mouvement dans le rien ? Elle voudrait tant pouvoir juste contempler et habiter simplement, sans bouger. Elle envie ceux qui le peuvent. Elle, elle n'y arrive pas.

Elle est un mot étranger jeté dans une langue. Comme un mot tout seul jeté dans le silence. Elle se sent intruse. Depuis toute petite.

Alors elle danse. Il faut qu'elle trace, avec son corps, les lignes qui permettent d'intégrer l'espace. Seule la beauté du mouvement peut le sauver.

C'est sa façon de trouver place dans la vie.

Lea est chorégraphe par nécessité.

Ce matin, une peur à laquelle rien ne résiste la diffracte à l'intérieur. Elle est toujours aussi démunie. A nouveau livrée à cette impression de vivre avec des éclats de bombe sous la peau. A l'extérieur, c'est lisse. Une

belle femme qui promène un corps tranquille. Sur scène, pour les spectateurs, pour tout le monde, aucun problème. Les bombes ne s'attaquent qu'à l'intérieur. Personne ne les voit. Elle est un champ de mines. Et elle danse. Pour les éviter. Voilà comment elle se sent.

Lea ferme les yeux.

Elle a renoncé à connaître l'origine de la guerre en elle. Après tout, le champ ignore la main qui pose la mine.

Aujourd'hui elle se demande Est-ce que tous les êtres humains sont des champs de bataille ignorants ?

Elle a trente-huit ans. Une carrière construite sans ménagement ni concession et une incapacité chronique à habiter calmement une histoire. Est-ce cet amour tout neuf pour un homme de l'immobile, un peintre, qui la bouleverse à ce point ? Ce matin, elle a peur de perdre Bruno, oui. Elle se connaît. A nouveau elle est submergée par le besoin farouche, irraisonné de faire le vide, de se retrouver sans homme, au risque de la désolation. Une vraie malédiction.

Ce matin, elle a peur d'elle-même. Mais sa peur se renforce d'une autre, venue de loin, de l'enfance.

Elle tombe dans le silence de sa mère.